

Chapitre 1

Juillet 1993.

Cela fait maintenant plus de deux mois que le capitaine Erwan Kermoal a repris du service au commissariat de la place Pradel à Lyon. À son retour il s'est bien fait chamberer par les collègues qui de bonne foi avaient cru à sa mutation à Brest sans l'ombre d'un soupçon comme à un fait acquis¹. Mais quand le divisionnaire expose à l'encadrement la parfaite réussite d'une mission qui n'était que temporaire et surtout extrêmement délicate, les moqueries initiales se transforment en sincères félicitations. On se montre heureux de son retour, même s'il ne livre aucun détail sur son équipée bretonne. Ni lui ni le divisionnaire d'ailleurs. On le trouve changé. Certains avancent l'hypothèse qu'il serait certainement bien resté à Brest, dans l'espoir de lui tirer les vers du nez. Il s'en défend sans réelle conviction. Il finit par lâcher qu'il y retournera le plus souvent possible passer les week-ends. Sur un ton presque détacher, il fait valoir la santé déclinante de ses parents qui résident là-bas. On lui suppose bien vite d'autres attaches qu'il se refuse obstinément à révéler. Du Breton il emprunte son caractère le plus distinctif, il est têtue quand il l'a décidé. Ce n'est certainement pas l'air marin qui peut expliquer ce changement dont on ne sait trop appréhender la source. Il donne

1 « Les clés du mystère ».

l'impression curieuse de ne plus être tout à fait le même. Il apparaît toujours aussi sympathique, mais il est devenu plus distant, plus mystérieux, peut-être plus préoccupé tout simplement. Lui qui prenait les événements non pas avec indifférence, mais avec une forme d'insouciance, voire d'amusement en toute circonstance, le voilà désormais empreint de gravité. Il s'est toujours montré concentré et concerné par son travail, mais désormais il est devenu sérieux, presque austère. Il partageait tout et maintenant il affiche une totale discrétion. Personne n'obtient de confiance sur son séjour brestois, juste on note sa volonté d'y repartir comme un désir naturel qui masque peut-être une hâte impérative. Sinon il reste toujours ce camarade attentif qu'on apprécie, prêt à vous épauler sans économiser de sa personne, sans rien attendre en retour.

En vain une collègue tente un jour de percer ses secrets. Il se demande s'il ne s'agit que d'une pure curiosité de sa part ou si elle s'ingénie à retisser le lien qui les unissait. Il est vrai que ce nouveau caractère ténébreux ajoute une dimension supplémentaire à son charme naturel. Un temps ils avaient partagé une brève mais fougueuse histoire d'amour, bien révolue pour Erwan qui se garde bien de chercher à connaître la motivation de cet intérêt qu'il percevait à travers les allusions à peine voilées à leur passé commun. Révolu, se dit-il, à présent plus que jamais, sans pour autant consentir à la moindre confiance.

Ce vendredi il quitte Lyon de très bonne heure. Dans le plus grand secret, il a rendez-vous à l'IGPN² dans la matinée. Son directeur adjoint, l'inspecteur général Garrigues, l'a convoqué en définitive pour lui proposer de rejoindre son équipe, sans rien lui dévoiler de son intention préalablement. Pendant leur tête-à-tête, Erwan se remémore leur premier entretien à Paris, rue Cambacérès, bien moins chaleureux que celui-ci, même si l'inspecteur général avait déjà fait preuve d'une grande courtoisie.

2 Inspection générale de la police nationale.

Il commence par l'informer de ses dernières démarches auprès de Beauvau³ pour faire infléchir en sa faveur la position de l'administration centrale. Encore une fois, il vient de tenter de plaider l'intégration d'Erwan au dispositif de sécurité brestois. De façon concise il lui expose n'avoir rien obtenu de mieux qu'une écoute polie, assortie d'une reconnaissance du bout des lèvres qu'un tel apport n'aurait à l'évidence rien de superflu. Mais il en va de même pour Lyon, voire plus encore s'agissant de cette grande métropole. En conséquence le ministère confirme sa décision. Seule une mutation sur un poste vacant autorisera un changement d'affectation. Il n'est pas question d'un quelconque passe-droit. De plus il devra se confronter à d'éventuels concurrents.

« Alors, mon cher Kermoal, il m'est venu une idée, plutôt une inspiration sur l'instant. Il faut que je vous dise tout de même qu'ils me sont un peu redevables de les avoir sortis de certains embarras que je n'ai pas à vous révéler. De but en blanc, j'ai asséné à cet interlocuteur qui m'agaçait... Et si je vous demandais de me le confier, que j'achève de le façonner. Moi aussi j'ai besoin de renforts. J'en ferais bon usage. Vous pouvez en être certain. Il en est resté comme deux ronds de flan. Interloqué, il m'a demandé le temps de la réflexion. Je me suis pensé qu'un grand pas était accompli, que la partie était à moitié gagnée, et je ne lui ai concédé qu'une semaine pour rendre sa décision. C'était il y a dix jours.

— J'en déduis qu'il a accepté.

— Bien vu.

— Je vous remercie. J'ai bien conscience de cette marque de confiance. Mais...

— Allons Kermoal, allons... Réfléchissez avant de me dire un non que vous pourriez regretter. Je vous connais, vous êtes un fonceur, mais un fonceur doté d'un solide intellect. Réfléchissez donc !

3 Siège du ministère de l'intérieur.

— Mais...

— Vous me décevriez. Je sais bien que vous ne voulez que Brest. Mais ce n'est pas envisageable dans l'immédiat. Ma proposition vous rapprocherait. Je vous affecterais sur l'ouest. Je m'y engage. Mettez-vous bien dans la tête que je ne suis absolument pas désintéressé. Je vous ai vu à l'œuvre, je sais ce que vous valez. Parlez-en avec Perros et rappelez-moi. »

Sans s'attarder davantage à Paris, dès l'entretien achevé, Erwan rejoint Montparnasse pour prendre son train. En gare, depuis une cabine téléphonique, sans impatience, il appelle sa compagne pour lui confirmer son heure d'arrivée.

« Alors ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Rien de concret pour Brest, c'est toujours en rade !

— Et tu crois que t'es drôle ! Il t'a convoqué pour quoi ?

— Pour avoir de tes nouvelles...

— Erwan, sois sérieux deux minutes. Alors ? Pourquoi ?

— Je te promets qu'il m'a demandé comment tu allais. Par pure courtoisie. C'est un homme d'un parfait savoir-vivre.

— Ça, je le sais. Cependant j'imagine être plus importante pour toi que pour lui. Pourquoi te faire venir ? Que t'a-t-il dit ?

— Il voulait me recruter dans son équipe.

— Rien que ça ! Et tu ne me le disais pas... Tu lui as donné ta réponse ? T'as dit quoi ?

— Rien. Il m'a conseillé de t'en parler, de bien réfléchir, puis de me décider. Je t'expliquerai tout, ce soir. Mais tu sais bien que ma priorité, c'est Brest. Je n'ai presque plus de monnaie. Désolé, ça va couper.

— T'aurais pu prévoir...

— Oui. Mais mon train va bientôt partir aussi. Écoute... Non. On n'a pas le temps. Je t'aime. À tout à l'heure. »

Erwan fait partie des derniers voyageurs à monter dans la rame. Il s'excuse auprès de son compagnon de voyage, dont les longues

jambes lui barrent le passage pour se glisser jusqu'à sa place contre la fenêtre. À sa vue il a paru étonné, au point qu'Erwan se demande s'il a reconnu le policier sous ses vêtements civils. Pourtant son visage ne lui dit rien. En général sa mémoire visuelle ne lui fait pas défaut. Il remarque sa tendance marquée à regarder en tous sens, alors que le convoi ne s'est pas encore ébranlé, comme s'il cherche quelqu'un... Ils ont sensiblement le même âge, une trentaine d'années. Ils présentent une corpulence comparable, sportive. Pourtant tout semble les opposer. L'accoutrement de cet inconnu tranche avec l'élégance affichée par le policier. L'un apparaît négligé, engoncé dans une veste défraîchie qu'il n'a pas quittée, mal rasé, les cheveux mi-longs dépassant d'un feutre éculé, quand l'autre s'est appliqué à se montrer sous son meilleur jour, tiré à quatre épingles. Enfin le train démarre et ce voisin abandonne aussitôt ce comportement plutôt inquisiteur, pour se caler au fond de son siège, au demeurant dénué du confort qu'on attendrait pour apprécier un voyage de quelques heures. Erwan en profite pour extraire de la poche intérieure de sa veste qu'il a suspendue à un crochet, le livre de poche qu'il a acheté ce matin en gare de La Part-Dieu. Il était resté un moment indécis avant d'apercevoir un exemplaire de « Madame Bovary ». Il se souvenait l'avoir lu, étant adolescent. Il en conservait la vague idée qu'une vie ne peut se satisfaire d'idéaux réprouvés et plus encore réprimés, voire brimés. Au moment de régler son achat, il avait cru percevoir un léger sourire dans le regard de la caissière, sans pouvoir préciser s'il lui fallait dans ses yeux lire le reflet de l'ironie ou de l'assentiment, peut-être de l'envie pour son choix. Puis il pensa qu'il s'agissait simplement d'une politesse pour une vente à un client anonyme. Après tout, que cherchait-il à interpréter dans les yeux de cette inconnue ?

Il avait commencé sa lecture sans précipitation entre Lyon et Paris. Il voulait la savourer, s'en imprégner. Comme il tentait

d'éclaircir le mystère de son choix, s'était imposée l'idée que lui non plus ne voulait rien sacrifier à son idéal. Il avait un nom. Il s'appelait Anne. À présent qu'il se replonge dans le roman, il réalise qu'il y a puisé inconsciemment le soutien nécessaire pour assumer ses positions, en face de l'inspecteur général. Plus qu'un soutien, la certitude qu'il ne faisait pas fausse route, quand bien même il n'en doutait pas. Négligemment il desserre un peu sa cravate, passe une main dans sa chevelure et s'apprête à reprendre sa lecture, là où il l'avait laissée, quand son voisin pose une main sur son avant-bras, l'obligeant à se tourner vers lui, l'air interrogatif.

« J'ai horreur des trains, tout particulièrement en plein été, quand on serait mieux...

— À la plage ? Justement, nous sommes en route vers la Bretagne...

— Justement. Et en compagnie de madame Bovary. Difficile de l'imaginer sous un parasol, en maillot de bain !

— Je ne voyais pas les choses ainsi. Mais vous avez raison. Ce serait incongru.

— Si je comprends bien, vous allez jusqu'à Rennes au moins, ou Saint-Brieuc... Brest peut-être ?

— Brest.

— Et vous partez en vacances, en n'important qu'un livre. Sans bagage. Juste madame Bovary. C'est original. Remarquez que vous rendez un fier service aux autres voyageurs qui ne savent où entasser leurs sacs et leurs valises, au point même d'envahir le couloir et d'obstruer le passage... Même en première. Je n'ose imaginer la situation en seconde.

— Oui. Ce n'est pas le moment le plus agréable pour prendre le train, alors je voyage léger. Là où je vais, j'ai tout en double. C'est bien pratique.

— Astucieux, oui ! Ça évite de se poser la question de boucler les valises au dernier moment et d'hésiter sur ce qu'il faut y